

L'Enfant perdu et retrouvé... 35 ans plus tard

Serge Cholette

Version adaptée par Denise Morin



L'Enfant perdu et retrouvé... 35 ans plus tard

Serge Cholette

Version adaptée par Denise Morin

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Morin, Denise, 1952-

L'enfant perdu et retrouvé : 35 ans plus tard. Cahier d'exercices /
Denise Morin.

Public cible : Pour adultes en voie d'alphabétisation.

Enfant perdu et retrouvé.

ISBN 978-2-89567-072-8

1. Proulx, J.-B. (Jean-Baptiste), 1846-1904. Enfant perdu et retrouvé, 35 ans plus tard. 2. Alphabétisation—Problèmes et exercices. 3. Lecture (Éducation des adultes)—Problèmes et exercices. 4. Français (Langue)—Composition et exercices. I. Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation. II. Titre.

PC2117.M67 2008 Suppl.

448.6'2 C2008-901634-3

Édition et distribution

Centre FORA : 432, avenue Westmount, unité H

Sudbury (Ontario) P3A 5Z8

Commandes : 1-888-814-4422 ou à 705-524-8550, poste 225

Télécopieur : 705-524-8535

Courriel : cranger@centrefora.on.ca

Site Web : www.centrefora.on.ca

Illustration - Page couverture : Nancy Potvin

Remerciements

Le Centre FORA tient à remercier Les Éditions du Papivore pour la confiance démontrée dans la collaboration de ce projet.

Le Centre FORA remercie Ressources humaines et Développement social Canada – Bureau de l'alphabétisation et des compétences essentielles de leur appui financier ainsi que le ministère de la Formation et des Collèges et Universités.



Ressources humaines et
Développement social Canada

Human Resources and
Social Development Canada

**EMPLOI
ONTARIO**

Tous droits réservés. © 2007, Les Éditions du Papivore

© 2008, Centre FORA, pour la présente édition

Il est interdit de reproduire en tout ou en partie le présent ouvrage,
par quelque procédé que ce soit.

Dépôt légal – 2^e trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Avant-propos

Vous avez peut-être déjà entendu parler du récit de Pierre Cholette «L'Enfant perdu et retrouvé». C'est un fait vécu, raconté par Pierre Cholette et écrit par Georgianna Brisebois. Pierre Cholette a ensuite demandé à l'abbé Jean-Baptiste Proulx de corriger le manuscrit et de le publier.

La dernière parution du récit a été revue et augmentée par Serge Cholette en 2007. Le grand-père de Serge Cholette était le petit-cousin de Pierre Cholette.

Toujours d'actualité, cette histoire suscite, encore aujourd'hui, beaucoup d'intérêt et de curiosité. C'est pourquoi le Centre FORA (Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation) a décidé d'en faire une nouvelle version adaptée pour les apprenantes et les apprenants. Plongez dans ce récit qui a marqué des générations de lectrices et lecteurs ainsi que leur famille.

Le Centre FORA vous invite à revivre l'enlèvement de Pierre, ses naufrages, ses désertions et les misères qu'il a endurées dans sa quête de retrouver ses parents. Le Centre FORA espère que cette nouvelle version adaptée facilitera votre lecture et la rendra des plus agréables.

Bonne lecture!

À noter : Les mots en gras dans le roman sont définis dans le *Lexique* à la page 75. Un cahier d'activités accompagne ce roman.

Prologue

Le village de Saint-Polycarpe est situé dans le comté de Soulanges au Québec, près de la frontière de l'Ontario. En 1845, Pierre Cholette, un enfant de quatre ans et 10 mois, son frère et son petit cousin sont enlevés par un colporteur. Le matin, le marchand avait essayé de vendre quelques dentelles aux mères des enfants. Il n'avait rien vendu et était reparti fâché. Voulait-il se venger?

Pierre raconte.



**Première
partie**

Chapitre 1

D'aussi loin que je me souviens

Je me rappelle très bien les détails. Mon petit frère Toussaint et moi revenons de cueillir des framboises. J'entre dans la cuisine en demandant une **beurrée** à maman.

Puisqu'elle est très occupée, elle me répond :

— Pierre, attends un peu.

Mais je continue.

— Maman! Maman! Fais-moi une beurrée!

Là, maman dit :

— Va-t-en donc, petit tannant.

Je réplique alors, fâché :

— C'est bon, je vais m'en aller et je ne reviendrai plus.

Je regarde par la fenêtre et je vois mon petit cousin, Pierre Doucet, qui sort de sa maison. Je le rejoins. Toussaint court après nous en pleurant :

— Attendez-moi!

Le chanceux, il a une beurrée. Il finit par la partager avec nous tandis que nous marchons. Puis, nous nous amusons le long du chemin.

L'étranger

Tout à coup, un étranger s'approche de nous. Il a l'air bizarre. Je dis aux autres :

— Sauvons-nous vite!

L'homme insiste :

— Venez voir. J'ai de jolis jouets dans mon sac.

Trop curieux, nous finissons par aller à sa charrette. Une vieille femme et une petite fille sont assises sur le banc.

— Montez, les enfants. Je vous ramène à vos parents.

Nous ne voulons pas, mais le monsieur nous prend de force. Il nous dépose dans la charrette. Mon cousin et moi pleurons à chaudes larmes tandis que Toussaint crie à tue-tête. Le marchand se fâche et il sacre comme un déchaîné. Il nous jette dans une boîte remplie de guenilles et de ferrailles, puis il donne un coup de fouet au cheval qui part au galop. Nous nous frappons la tête contre la paroi de la boîte. Fatigué, Toussaint s'endort presque aussitôt. Pierre et moi pleurons longtemps.

Nous voyageons toute la journée et toute la nuit sans arrêter, même pas pour manger. «Quelle heure est-il?»

«Où sommes-nous?» «Avons-nous été volés?» Nous n'avons pas de réponses.

Au fond d'un canot

Au petit jour, nous débarquons au bord d'une grande rivière. Le monsieur nous place au fond d'un canot. On demande en pleurant :

— Où sont nos parents?

Mon petit cousin se met à pleurer très fort, mais je lui dis :

— Ne pleure pas, car le monsieur va te battre.

Le monsieur nous promet encore de nous ramener chez nos parents.

Sur une île

Un peu plus tard, nous débarquons sur une île. Le monsieur monte une tente puis repart. Une femme prépare nos repas. Nous y passons trois ou quatre nuits, couchés sur une robe de buffle.

Puis un soir, le monsieur revient et nous force à monter dans le canot. Nous débarquons sur une belle plage. Nous voulons ramasser de beaux coquillages, mais le monsieur nous le défend. Il prend Toussaint à cheval sur son cou et nous prend par la main. Lorsque Pierre pleure, il se fait donner des coups de **hart** sur le dos.

Le monsieur nous conduit chez une femme qui vit seule dans une petite maison. Toussaint et moi mangeons avec appétit, mais mon cousin Pierre dit qu'il est malade. Un matin, deux gros et grands hommes arrivent. Ils nous regardent sans parler. Nous avons peur. Ils nous font mettre trois petits habits bleus. Ce qu'on ne réalise pas encore est que le marchand nous a vendus. On doit les suivre. Ce soir-là, il pleut et il fait noir comme chez le loup. Où nous amènent-ils en chaloupe?

À bord d'un grand voilier

Nous nous retrouvons sur un grand voilier. Le capitaine du bateau a une barbe toute blanche. Il nous donne des pommes et des bonbons. Malgré cela, mon cousin Pierre pleure tout le temps. C'est qu'il ne va pas bien.

Au matin, le fils du capitaine nous dit :

— Maintenant, vous êtes des petits Marin. Doucet, tu es maintenant Pierre Marin. Toi, c'est Toussaint Marin et ton frère, ne s'appelle plus Pierre. Il s'appelle maintenant Louis Marin. Et surtout, souvenez-vous-en.

C'est ainsi qu'avec les années, nous oublions nos propres noms.

La traversée de l'Atlantique

Le voilier s'arrête pour prendre du poisson, des vivres et de l'eau. Nous sommes en route pour Saint-Malo, en France. Mon petit frère Toussaint et moi sommes assez joyeux. Pierre lui, est très malade et ne mange pas. Il dort



© Nancy Potvin

des journées entières; après une semaine, notre cher cousin meurt.

Ce jour-là, le fils du capitaine nous dit :

— Venez voir votre petit compagnon avant qu'on le jette à l'eau.

Les matelots le mettent sur une planche pour le glisser à la mer. En voyant le drap qui recouvre son corps, je prends Toussaint par la main et je pleure. Ce fils du capitaine est dur et me dit :

— Tais-toi ou on va te faire la même chose.

Le capitaine, qui a tout entendu, nous console et nous donne des bonbons. Il devient un bon père pour nous et ordonne souvent à son fils d'arrêter de nous tirer les oreilles.

Malheureusement, le vieux capitaine tombe gravement malade à son tour. Il dit à son fils de prendre la charge du bateau et lui demande de ne pas nous maltraiter. Puis, il me demande de m'approcher :

— Louis, je ne suis pas ton père. Un homme vous a enlevés. J'ai eu pitié de vous. J'espère que le bon Dieu ne m'en voudra pas trop. Sois bon garçon et aime ton frère.

Je pleure avec le capitaine; il meurt quelques jours plus tard. Le bon capitaine nous manque beaucoup. Il nous gâtait et s'amusait souvent avec nous sur le bateau.

Chapitre 2

Mes années de captivité

À Saint-Malo, le fils du capitaine nous conduit chez son oncle Cottin. Nous vivons comme des prisonniers au pensionnat de la compagnie Cottin. Au moins, nous apprenons à lire et à compter au pensionnat. En dix ans, on me laisse aller à la ville deux fois seulement... Je fais ma première communion sur un gros bateau à vapeur, car nous n'allons jamais à l'église. Nous assistons à la messe sur les bateaux puis, un jour, quelqu'un nous dit que nous avons été enlevés de nos parents au Canada. Il est entendu qu'il ne faut pas poser de questions.

Le métier de marin et mes longs voyages

À l'âge de quatorze et quinze ans, nous devenons marins. Nous prenons le **collier de la misère**, beau temps, mauvais temps : laver la vaisselle, cirer les bottes et monter dans les cordages. Nous mangeons plus de coups que de pain.

Au printemps 1855, nous traversons la mer vers le Canada pour surveiller les pêcheries de la France près des côtes de Terre-Neuve. Un jour, une tempête de neige s'élève; un grand vent entraîne le bateau vers le rivage près de Pictou en Nouvelle-Écosse. Le naufrage est inévitable. Le bateau craque et des cris viennent de partout :



© Nancy Potvin

— Le bateau va sombrer! Nous allons mourir!

Les vagues sont grosses, comme une chaîne de montagnes. Comme dernier espoir, nous nous jetons dans un canot de sauvetage et ramons du mieux que nous pouvons. Soudain, une immense vague nous soulève et nous porte près du rivage comme par miracle.

Nous sommes quarante-trois marins sains et saufs. Mouillés et grelottants sous la neige, nous sommes abandonnés à notre sort, loin de la civilisation. Comme nous avons le cœur gros! Nous devons enterrer les corps mutilés de douze compagnons. Heureusement, un navire vient à passer. Nous faisons des signaux avec nos mains et finalement, il nous voit.

Le retour à Saint-Malo se passe sans incident. Le capitaine décide de placer mon frère Toussaint en pension au collège, car il n'est pas encore assez fort pour faire les voyages qui nous attendent.

Durant trois ans, nous faisons de grands voyages. Nous apportons des marchandises sèches et de l'alcool jusqu'en Chine. En Jamaïque, nous livrons de la farine et nous en rapportons du sucre et de la mélasse. Au Brésil, nous apportons des chargements de poisson. Chaque jour, je pense à mon frère Toussaint, mon compagnon. Je me sens tellement seul!

Finalement, après trois années de collège, Toussaint revient partager mes joies et mes peines.

Le deuxième naufrage (1869)

Ce qui arrive par la suite est incroyable. Nous sommes quinze à partir de Saint-Pierre-et-Miquelon pour la ville de Québec. Une fois rendus, je dis à mon frère :

— Je pense que nous sommes bien près de nos parents.

Mais l'hiver s'en vient. Le capitaine désire repartir le plus vite possible. Nous sommes tristes. Sera-t-il possible de revenir près de l'endroit où demeurent peut-être nos parents?

Lorsque le vent se lève, il nous empêche de passer par le passage au sud de Terre-Neuve. Alors, nous passons plutôt par le détroit de Belle Isle. Bientôt, le courant nous entraîne dans une direction que le capitaine ne connaît pas. Les compas ne fonctionnent plus correctement. Le capitaine implore la Sainte Vierge pour une heure de soleil, mais la tempête empire. Une forte vague nous transporte avec force au sommet d'un rocher. Le **vaisseau** reste accroché à huit ou neuf lieues de la terre.

Le lendemain matin, le vent est tombé et la mer est plus calme. Cinq d'entre nous restons à bord de l'épave. Dix matelots partent vers la terre à bord du seul canot de sauvetage qu'on a réussi à récupérer; une heure après leur départ, le vent se déchaîne. Les matelots n'ont pas de chance. Le capitaine pleure et nous pleurons avec lui.

Toussaint demande :

— Capitaine, qu'allons-nous devenir? Pouvons-nous survivre un hiver, échoués sur un rocher?



© Nancy Potvin

Le capitaine répond :

— Prenons courage et confions-nous à la bonne providence.

Le vaisseau est prisonnier des glaces. Nous pouvons nous mettre à l'abri de l'hiver dans certaines chambres. Pour toute nourriture, il nous reste un quart de farine blanche. La neige est notre seule boisson. Nous passons les jours et les nuits dans nos lits, sous d'épaisses couvertures, pour ne pas geler. De temps en temps, nous sortons sur le pont pour faire des exercices. Durant ce triste hiver, la tempête s'abat trois fois sur nous. Au début de janvier 1870, Asselin et Santerre meurent de faiblesse et de froid. Nous avons toujours sous les yeux, les cadavres gelés dans leur lit. Le capitaine, Toussaint et moi sommes résignés à mourir.

C'est le 8 avril que le miracle se produit. Trois jeunes pêcheurs nous trouvent. Ils reculent en voyant nos corps amaigris. Puis, ils nous transportent dans leurs bras comme on le fait avec des enfants. Ils nous soignent au bouillon et, petit à petit, nous reprenons des forces. Nous retournons à Saint-Malo. Vous pouvez vous imaginer la surprise et la joie de nos amis en nous voyant! Ils nous pensaient perdus au fond des mers.

Chapitre 3

Deux tentatives d'évasion

Les marins ne prennent pas grand repos. Bientôt, nous sommes de retour sur les côtes de Terre-Neuve. À ce moment, je dis à mon frère :

— Toussaint, quittons le bateau, désertons maintenant. Allons au Canada retrouver nos parents. Nous serons des hommes libres.

— C'est bien Louis, désertons.

Nous profitons de la **brunante**. Nous marchons dans les rues de la ville, vers la campagne. Tout à coup, nous entendons des policiers. Des habitants ont informé la police et celle-ci nous ramène à la ville et nous enferme dans un cachot. Nous devons rester dans ce cachot pendant six jours.

Je suis condamné à vingt coups de fouet et Toussaint, douze. Ça me donne des frissons et des sueurs froides dans tout le corps. J'ai le torse nu. On me met des fers aux pieds. On attache mes mains au-dessus de ma tête. Chaque coup de fouet retentit. Je me tords comme un ver. Au dix-huitième coup, mes forces m'abandonnent et je ne peux plus en supporter. Je reste au lit six semaines. L'onguent que le docteur met sur mes blessures me fait souffrir autant que les

coups de fouet. Une fois rétabli, on me donne les deux autres coups. J'ai payé ma dette.

En 1870, nous sommes sur la côte du Labrador. Nous entendons dire que la France et la Prusse se préparent à la guerre. Tous les marins ont une journée de congé avant de quitter pour la guerre. Le sergent de la milice me propose de me sauver avec d'autres marins qui désertent; j'y pense. Si on me prend, je n'aurai pas de coups de fouet, car un déserteur en temps de guerre est tué d'une balle. Je décide de partir avec le sergent et cinq autres marins. Toussaint vient aussi.

La fuite

Nous partons vers quatre heures de l'après-midi. Nous marchons les uns à la suite des autres, sans faire de bruit. Mon cœur bat la chamade. Puisque le chemin est couvert d'une fine couche de neige, le sergent a une idée.

— Maintenant, faisons croire que nous avons fait le chemin inverse. Ôtons nos bottes et attachons-les sous nos pieds, sens devant derrière.

Nous remettons enfin nos bottes dans le bon sens pour avoir une meilleure chance. On se sépare, deux par deux. Toussaint et moi trouvons un abri pour la nuit. Lorsque nous entendons des tirs de canon, nous tremblons de frayeur.

Nous restons à l'abri pendant cinq jours avant de commencer notre trajet vers le Québec. Je me traîne à quatre pattes pour

cueillir des **atacas**, des petits fruits et des racines sauvages. La sixième journée, je dis à Toussaint :

— Le bateau doit être parti. Remontons la côte du Labrador par l'intérieur jusqu'à un village canadien. De là, nous prendrons un passage sur un navire jusqu'à Québec.

— Louis, où pouvons-nous retrouver notre famille dans un pays si vaste? C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin!

— Mon frère, notre enlèvement a dû faire du bruit. Nous pouvons l'annoncer dans tous les journaux.

— Louis, nos parents vont-ils nous reconnaître après tant d'années? Peut-être sont-ils morts.

— Espérons toujours, Toussaint. Nos parents ne sont sûrement pas si vieux. Remettons-nous-en à la bonne providence. Elle ne nous a jamais abandonnés.

Déterminés, nous continuons à marcher. Toussaint tue deux perdrix avec son fusil. Mais malheur, nous les mangeons crues et ceci nous rend très très malades. Il nous faut quatre jours avant d'avoir la force de marcher. Parfois, on se décourage. Toussaint dit :

— Pourquoi avons-nous quitté le bateau?

— Nous avons fait la folie de nous évader. Il ne faut pas faire la folie de nous décourager. Pense à nos parents.

Quand on y pense, le soleil brille même à travers les nuages.

L'agonie de Toussaint, mon frère

Nous marchons cinq longues semaines sans voir la mer. À part quelques oiseaux et des atacas, pas de nourriture. Parfois, on manque d'eau. Il est difficile de marcher dans l'épaisse couche de mousse qui recouvre le sol. Épuisés, nous décidons d'arrêter quelques jours pour nous reposer. Cependant, il faut trouver un abri. La nuit s'annonce menaçante. Les nuages sont gros et gris.

Nous construisons un abri. Ensuite, je dors quelques heures et je me réveille en sursaut. Inquiet, je vois mon frère qui tremble comme une feuille. Il est bien malade et se tord de douleur.

— Si ça continue, je vais mourir Louis.

Je ne sais quoi dire. Je ne peux rien faire sauf prier à ses côtés. J'aime tellement ce petit frère. Finalement, le jour se lève et je pars chercher de l'eau pour Toussaint. Je me rends au bord du lac de peine et de misère. Je réussis à remplir le canon du fusil d'eau. J'attrape une truite. J'en mange la moitié pour avoir la force de retourner. Mais j'ai peur. Toussaint vit-il encore?

Quand je reviens auprès de Toussaint, il se tord encore de douleur. Il boit et mange, et dit se sentir mieux, mais il me regarde avec des yeux vitreux. Je crains le pire. Pour le soulager, je le frictionne, mais il pousse des cris de douleur.

Le pouls de Toussaint est de plus en plus faible.

— Louis, je vais mourir. Si tu retrouves nos parents, dis-leur comme nous avons souffert loin d’eux et comme j’aurais aimé les revoir. Embrasse-moi!

Toussaint meurt paisiblement. Je reste là, près de lui; ma douleur est insupportable.

Tout est sombre en dedans comme en dehors. Je tremble sous le froid et je pleure sur le corps de mon frère.

Je passe tout l’après-midi couché à côté de son cadavre. Je crie :

— Je veux mourir. Nous avons été unis dans la vie. Nous le serons aussi dans la mort!

Avec mes mains, je creuse un semblant de fosse pour mon frère. Je le veille et prie trois jours pour son âme. Je fais une croix de bois à l’aide de mon couteau. Je la fixe au sommet du tas de pierres.

— Adieu mon ami, mon frère. Qu’est-ce que je vais devenir sans toi?

Les meilleurs moments de ma vie me reviennent en mémoire. Je me rappelle la bonté de Toussaint et son amitié. Nous avons été tellement heureux et tellement malheureux ensemble. Lorsque je pars, c’est comme si je laisse une partie de mon cœur sous ce tas de pierres. Je marche en direction de la mer. Je suis prêt à devenir prisonnier et à recevoir vingt coups de fouet. Je suis prêt à passer aux armes. Mourir serait ma plus grande délivrance.

La rencontre d'un métis

Un jour, je rencontre un métis vêtu en peau de phoque qui fait cuire du caribou. Quelle bonne odeur! Le caribou rôti est délicieux. Ce brave métis, mi-Inuit, mi-Acadien, m'aide à refaire mes forces. C'est lui qui me redonne le goût de vivre. L'amour de la vie se réveille en moi.

Un jour avant son départ, il m'explique la bonne direction et accepte de changer d'habits avec moi. Je ris de mon costume de **loup marin**. Qui me reconnaîtra? J'arrive à la mer et je goûte déjà le doux plaisir de retrouver ma famille.



© Nancy Potvin

Chapitre 4

Du détroit de Belle Isle à la Baie des Chaleurs à Québec

À la mi-octobre, j'arrive à la rivière au Tonnerre, un petit poste de pêche composé de trois maisons. C'est samedi soir. Je vole une grande barque pour me lancer sans crainte en pleine mer. Deux grandes voiles sont pliées sous le siège.

J'aperçois les côtes de l'île d'Anticosti vers deux heures dimanche après-midi. Je frappe à la porte du phare et de braves gens m'ouvrent la porte. Ils m'offrent à manger et à coucher.

Le lendemain, je repars; il fait froid. Je reste blotti au fond de la barque, une main gelée sur la barre du gouvernail. Je me console en mangeant mon pain blanc que la femme m'a donné avant de partir. C'est mieux que des biscuits noirs et durs qu'il faut tremper avant de manger.

À Gaspé, je frappe à la porte d'une maison. Une bonne famille m'accueille; l'homme de la maison est un membre du parlement, Georges Bouthillier.

Il me demande lors du souper :

— D'où viens-tu? Où vas-tu? Que cherches-tu?

Je donne des réponses évasives, car j'ai peur d'être reconnu.

Je vogue en direction de Percé où je raconte mon récit à un vieillard à la barbe toute blanche. De grosses larmes coulent le long de ses joues.

Le lendemain, je navigue jusqu'à la Baie des Chaleurs. Je fais escale à Carleton et je frappe à la porte d'un **tanneur** nommé Cauchon. À ma vue, sa femme s'évanouit et une petite fille crie :

— Papa! Papa! Venez voir cet homme effrayant!

Le tanneur me jette par terre; il sacre et me donne des coups de pied. Je proteste, mais il continue. Je retourne à ma barque en boitant.

— Adieu Carleton! Jamais je ne t'oublierai.

J'arrive au village de Restigouche. Des familles acadiennes m'offrent à boire et à manger de grand cœur. Je vends la barque pour seize piastres et je m'informe du chemin pour me rendre à Matane.

À la Matapédia

Je pars à pied. Pour la première fois de ma vie, je suis libre et j'ai de l'argent. Je veux me rendre à Québec. Je pense à Toussaint :

— Ah! Mon frère, comme nous serions heureux ensemble maintenant!

Après quatre jours de marche, j'ai les pieds en sang. Cependant, la chance me sourit, car un voyageur en voiture m'offre un tour. Couvert de poux, je n'accepte pas de coucher dans sa maison. Je me couche confortablement sur le foin de l'écurie. Les poux m'ont tellement mangé que j'en ai porté les marques toute ma vie.

Le voleur de nuit

J'entends un bruit. Un homme avec des poches sous le bras entre et dépose une chandelle par terre. Il commence à remplir ses poches. Est-ce un **engagé**?

Bientôt, je l'entends dire :

— Avoir su, j'aurais amené mon fils pour m'aider à remplir ces poches!

Je pense bien faire. Je dis :

— Monsieur! Je peux vous aider!

Il est effrayé et à ma surprise, passe la porte comme l'éclair. C'est lorsqu'il laisse ses poches que je réalise qu'il volait le grain.

Le lendemain, le propriétaire est très content, car il sait maintenant qui le vole. Le nom est écrit sur les poches. Il me donne des habits de flanelle. Comme je suis heureux de me laver et de mettre les nouveaux vêtements!

De Matane à Québec

Je remonte le long des côtes du Saint-Laurent, jusqu'à Saint-Denis. Je passe par Métis, Sainte-Flavie, Sainte-Luce, Rimouski, Le Bic, Saint-Fabien, Saint-Simon, Trois-Pistoles, Cacouna, Rivière-du-Loup, Kamouraska et Saint-Pascal. À chaque église que je rencontre, je m'arrête pour m'agenouiller au pied de l'autel. Je demande au saint patron du lieu sa protection, la force et le courage de continuer mon chemin. C'est le seul endroit sur terre où je me sens à l'aise et un peu chez moi.

Les gens du Bas-Saint-Laurent sont bien charitables. Souvent, ils m'offrent à manger et à coucher.

C'est la mi-novembre 1870 et la neige commence déjà à tomber. J'arrive à Saint-Denis et je prends le traversier pour me rendre à Québec. Tout le long du parcours, je m'informe auprès des voyageurs pour savoir s'ils connaissent des familles Marin. Personne n'en connaît.

Je demande aux curés. Un des prêtres me dit :

— Je connais un homme de ce nom qui habite Richmond.

Je mets une annonce dans la **gazette**. «Deux petits frères et leur petit cousin, Louis, Toussaint et Pierre Marin ont été enlevés en 1845, à l'âge de quatre, trois et cinq ans. L'un d'eux, Louis, recherche ses parents. Si quelqu'un a entendu parler qu'une famille Marin a perdu des enfants, il est prié d'en informer le bureau du journal.»

Ça me coûte une piastre. Malheureusement, je n'ai pas de réponse.

Chapitre 5

De villes en villages

Je pars rencontrer ce M. Marin à Richmond. En traversant à Pointe-Lévis, je me dis que ce M. Marin est probablement mon oncle.

Après cinq jours de marche, j'arrive au village de Richmond. J'ai hâte de frapper à la première porte.

— Entrez!

Je vois un vieillard et sa vieille qui tricote.

— Êtes-vous monsieur Marin?

— Oui mon ami.

— Avez-vous perdu un enfant?

— Hélas! Oui.

J'ai une faiblesse. Je pense perdre connaissance mais je dis :

— Vous êtes mon oncle.

Je cours l'embrasser. Le vieillard prend ma main dans la sienne et sa femme se jette entre nous deux en pleurant. Puis, je commence à raconter mon aventure. Soudain, le vieillard me dit :

— Je le regrette. Je ne suis pas votre oncle. C'est une petite fille que nous avons perdue et ça fait seize ans. Je vous plains de tout mon cœur. Je plains davantage vos parents.

La femme sanglote. Cependant, le vieillard me demande de rester pour soigner mes pieds encore plein d'ampoules.

— Tu pourras me raconter tes aventures.

Leur sympathie est réconfortante. Durant mon séjour, un voisin vient veiller tous les soirs pour m'entendre raconter ma vie. Il me dit qu'il a connu une famille Marin à Saint-Jean Dorchester.

Trois jours plus tard, je pars. Je me rends à Belœil puis à Saint-Jean. Ce M. Marin a douze enfants. Il n'a pas perdu d'enfants. Je continue ma route vers Montréal. Cette ville est belle, mais je ne vois pas ses monuments. Je la parcours durant sept à huit jours. Mon argent passe comme du beurre dans la poêle. Je cherche et je cherche ma famille. Une annonce dans le journal ne donne pas de réponses.

En direction vers Ottawa

Je me dirige alors vers Ottawa. Je passe L'Abord-à-Plouffe, Saint-Martin, Saint-Eustache, Saint-Benoît et Pointe-aux-Anglais pour aboutir à Carillon sur la rivière des Outaouais. Il fait froid et je suis mal vêtu. Parfois, je frappe à plusieurs portes avant de trouver un endroit pour dormir. Je sais ce que c'est que de se faire traiter de paresseux!

Un soir, on me dit :



© Nancy Potvin

— Il y a un Marin qui tient un petit hôtel sur le chemin d'Ottawa.

Me voilà reparti. J'avance lentement dans la poudrerie car j'ai les pieds gelés. J'arrive à l'hôtel tout couvert de neige. J'entre.

— C'est vous monsieur Marin?

— Oui, je m'appelle Jean-Baptiste Marin.

— Moi aussi mon nom est Marin et je cherche mes parents.

Je commence à raconter. Et là, il m'interrompt brusquement :

— Je connais ça. Tu cherches à te faire nourrir pour rien! File!

Assis sur la galerie, je pleure. Un petit garçon d'environ sept ans s'approche.

— Pourquoi pleures-tu?

— Pauvre enfant. J'ai été enlevé à l'âge de quatre ans. Je n'ai pas de parents, ni d'amis. J'ai les pieds gelés et on me jette dehors.

Le petit garçon va tout raconter à sa mère. Quand il revient, il me dit :

— Entrez monsieur. C'est papa qui le dit.

La femme m'ôte mes chaussons. Elle fait tremper mes pieds et les frotte. Lorsque je raconte mes aventures, l'homme écoute en silence. La femme essuie ses larmes. Parfois, les enfants

pleurent. Cette bonne dame me borde comme un bébé. C'est la première fois depuis ma tendre enfance que je reçois une telle attention. Ça me touche du fond du cœur.

Le lendemain, j'arrive à Ottawa. Je ne vois même pas le parlement. Je n'ai qu'une idée en tête, celle de retrouver mes parents. Puis, un bon matin, un homme me dit :

— J'ai entendu dire...

Je poursuis une autre piste. Arrivé à Gloucester, une rencontre me fait presque abandonner mes recherches. Je passe plusieurs mois dans ce village avec un couple Marin qui n'a jamais eu d'enfants. J'aide le père à faire le bois de poêle et à semer. Tous les quinze jours, un prêtre vient dire la messe du dimanche. Je sers la messe; je sais lire et je récite les prières. La charge de sacristain m'attire la considération de ces gens. Le couple veut que je demeure avec eux. L'homme me dit :

— Louis, pourquoi t'en vas-tu? Est-ce que tu n'es pas bien ici? Je me fais vieux. Je te donnerai ma terre. Tu as tort de continuer à chercher ta famille! Tu perds ton temps!

Au mois de juin, je me décide à les quitter. Pourtant, j'entends cette phrase dans ma tête : «Tu as tort, tu as tort!» Je doute. Mes parents sont peut-être morts. Mes parents vivaient peut-être à l'est sur le bord de la mer. Mais comme toujours, une voix intérieure me pousse à continuer à chercher mon père.

Soudain, une voiture s'arrête. Le cocher me demande :

— Vouloir embarquer vous?

— Oui!

C'est un anglais, James Logan. Il demeure à Bell's Corner au Haut-Canada. Il m'offre d'enseigner le français à ses trois enfants. Je travaille aussi dans l'écurie de son hôtel. En plus de gagner plus de dix piastres par mois, ma vie est douce et paisible.

Je vais deux fois à leur messe protestante par curiosité. Même si je ne suis pas un catholique pratiquant, je fais mes prières soir et matin. D'instinct, je prie la Sainte Vierge.

Le soir, j'entends toujours une voix me dire :

— Veux-tu toujours vivre en étranger dans ce monde?
Où sont tes belles résolutions?

Pour cette raison je continue à m'informer auprès des voyageurs. Un jour, un homme me dit :

— Tu trouveras des familles Marin à Rivière-aux-Castors.

Après trois ans de bons services, je quitte la famille Logan. Mais il n'y a pas de famille Marin à Rivière-aux-Castors. Un habitant me propose :

— Mon pauvre ami, j'ai pitié de toi. Tu perds ton temps. Viens vivre chez moi. Je te traiterai comme mon fils. Je me nomme Pierre Sigouin et j'ai sept filles.

Je passe tout l'été et l'automne à faucher et à battre le blé. C'est du bon monde. Les membres de la famille sont toujours de bonne humeur. Le soir, on récite la prière tous ensemble.

On assiste à la messe du dimanche. C'est là que je prends des habitudes chrétiennes. Je garde de bons souvenirs de cette famille, entre autres, cette anecdote.

Un jour, M. Langlois, le voisin, me dit :

— Louis, veux-tu me rendre un service?

— Bien sûr!

— Vois-tu c'est qu'hier, je suis allé voir monsieur le curé. J'ai oublié, au presbytère, un *tirepoke* et un *hallepoke* tout neufs.

Je m'étonne. Je ne connais pas ces objets. Je suis trop gêné pour demander ce que c'est. Ce sont probablement des instruments. Je pars avec la petite **sleigh**.

— Bonjour, monsieur le curé. Je viens chercher le *tirepoke* et le *hallepoke* que M. Langlois a oubliés hier.

Monsieur le curé retourne dans la salle voisine. Je l'entends rire et il revient la figure rouge.

— C'est vrai que M. Langlois les a oubliés ici. Ce pauvre a dû être déçu. Attention, à cette poche. Elle est un peu fragile.

Je mets la poche entre mes jambes. J'entends encore rire derrière moi. Le chemin est mauvais et cahoteux. Je travaille fort à retenir le cheval. J'arrive à la maison en sueur. Surprise! Les hommes, les femmes, les enfants tiennent dans leurs mains soit une poêle, des couteaux ou des fourchettes, prêts à faire rôtir le poisson d'avril... Ha! Ha! Ha!

On m'a joué un bon tour, mais je suis content d'avoir des amis.

Cependant, je ne suis pas tranquille. Je rencontre un jeune homme qui m'offre d'aller travailler avec lui dans les mines de phosphate au lac la Blanche. Je quitte les Sigouin pour tenter ma chance.

Madame Sigouin dit :

— Tu as tort Louis. Tu es bien ici. Pourquoi t'en aller courir au-devant de la misère?

— Vous avez raison, madame, mais l'idée de retrouver mes parents est plus forte que moi!

Lorsque je pars, tout le monde a les larmes aux yeux.

Dans l'Outaouais, au Bas-Canada

J'arrive à la mine de phosphate. M. Miller m'engage comme cuisinier à une piastre et demie par jour, mais ma bonne fortune ne dure pas. Le printemps arrive plus tôt que prévu. Les travailleurs sont sans paye comme moi.

Je suis triste. Mais encore une fois, quelqu'un me dit :

— Il y a un monsieur Marin dans le haut de la Gatineau.

Je n'ai rien à perdre. Ce M. Marin est gentil, mais il n'est pas mon père. Je repars après avoir bien mangé.

C'est la fin janvier, le temps le plus rigoureux de l'hiver. J'arrive au grand portage de la Lièvre trois semaines plus tard. Un monsieur Marin est le propriétaire de l'hôtel.



© Nancy Potvin

Cet homme ne croit pas mon histoire et il me lance en bas de la galerie comme un pantin. Je me relève et reprends ma marche. Je suis content quand un cocher me donne un tour. Nous traversons la rivière. Malheur! Le cheval entraîne la voiture au fond de l'eau, sous la glace. Je réussis à me traîner à plat ventre sur un morceau de glace. Je sors ensuite le cocher de l'eau. Une autre voiture nous donne un tour. Nous sommes gelés comme des glaçons. Nous courons derrière la voiture pour nous réchauffer. Nous arrivons au presbytère du prochain village.

Le prêtre est très intéressé par mon histoire. Il veut tout savoir. Je me repose. Avant de partir, je dis :

— Monsieur le curé, vous êtes généreux. Merci. Je vous demande votre bénédiction.

— Vous êtes un brave jeune homme; que Dieu vous bénisse! Vous retrouverez vos parents. Vous les retrouverez au moment où vous y penserez le moins.

La phrase résonne dans ma tête. Ça me reconforte.

Je marche vers Ripon. Je rencontre une famille très pauvre. La mère n'a aucune nourriture à donner à ses enfants, encore moins à un étranger. Cinq enfants pleurent de faim tout le temps. C'est à fendre le cœur. Je dors sur le plancher, près de la cheminée.

Le lendemain, épuisé, je frappe à une autre porte. Je mange enfin et je me repose pendant huit jours chez ces braves gens. À la fin, je décide :

— J'abandonne mes recherches! Je me suis trompé.

J'étais bien chez les Sigouin. Je veux retourner vivre comme leur fils.

Mais j'ai honte. Mes habits sont en lambeaux. Durant cinq mois, je travaille dans un moulin à scie à Clarence Creek. Je travaille aussi dans l'écurie d'un homme riche de Casselman. Une fois que j'ai de beaux habits neufs, je reprends la route vers le père Sigouin. Je siffle comme le fait l'oiseau.

J'aperçois la maison. Je frappe et un étranger ouvre. Il m'informe :

— M. Sigouin est déménagé à Cornwall au printemps! Seul, il ne pouvait travailler la terre.

En apprenant la nouvelle, j'ai un pincement au cœur.

— Ah! Si j'étais resté, il n'aurait pas vendu sa terre!

Je me rends à Cornwall. Mais où dormir? Partout, on me dit :

— Tu ne peux pas dormir ici. Nous avons la **picote**.

Finalement, je dis :

— Picote ou pas, si vous voulez me laisser entrer, je me coucherai pour la nuit!

Je vois les gens couverts de rougeurs. C'est effrayant à voir. Je fais ma prière, plus dévot que d'habitude. Je demande au bon Dieu de me préserver de la picote. Au petit matin, je me lève sur la pointe des pieds.

Chapitre 6

J'étais devenu sédentaire

La famille Sigouin à Cornwall m'ouvre grand les bras. Tout le monde est heureux de me voir. J'accepte de demeurer avec eux à condition de payer pension. Je travaille à la manufacture de coton pendant quinze mois. L'hiver, comme le travail diminue de moitié, je dois quitter pour trouver un autre travail. Je promets de revenir au printemps.

Je pars faire **chantier** à Southwood, au sud d'Ogdensburg, dans l'État de New York. De retour, quel choc. Monsieur Sigouin est mort. Sa famille le veille. C'est comme si je devenais orphelin une deuxième fois. Je continue à rendre visite à madame Sigouin et à ses filles que je considère comme ma mère et mes sœurs.

Maintenant, j'habite chez monsieur Robidoux. Une jeune fille, Mathilde Gauthier, y demeure aussi. Elle écoute mon récit et elle prend des notes. Souvent, elle me demande de répéter. À la mi-août, elle prend ses vacances et visite son père à Saint-Raphaël.

Chapitre 7

Là où j’y ai pensé le moins

Un soir au début septembre 1880, je sors de la manufacture. Monsieur Robidoux m’attend et me dit :

— Arrive Louis! Vite, vite à table que je te **tire au thé!**

Monsieur Robidoux est pressé. Il est habituellement sérieux. Voilà pourquoi je suis surpris.

— Dépêche-toi à boire ta tasse de thé, me disent les autres pensionnaires. Monsieur Robidoux veut te dire où sont tes parents. Madame Robidoux s’essuie les yeux du coin du tablier.

Soudain, monsieur Gauthier, le père de Mathilde, sort de la chambre et me dit :

— Mon cher monsieur! Voulez-vous que je vous conduise chez votre père?

Je me dis :

— Est-ce possible? Mes parents sont si proches? Je les ai cherchés si loin.

— Va, dit monsieur Robidoux, ton emploi t’attendra.



© Nancy Potvin

Tout le monde me souhaite bonne chance. En route vers Saint-Polycarpe, monsieur Gauthier me dit :

— Ma fille m’a raconté ton histoire. Louis Marin, ce n’est pas ton vrai nom. Tu t’appelles Pierre Cholette. Ton frère s’appelait Toussaint Cholette et ton cousin, Pierre Doucet.

— Je me souviens maintenant. Ils nous ont dit : «Toi tu t’appelleras Louis Marin, ton petit frère, Toussaint Marin et le petit cousin, Pierre Marin. Et surtout, souvenez-vous-en.»

— Ces gens voulaient effacer vos origines.

— Voilà pourquoi j’ai eu tant de misère à trouver ma famille!

Le voyage est interminable. On arrive chez Isidore Hamelin, mon beau-frère qui a marié ma sœur Délima. Les enfants frappent des mains :

— Maman, maman, c’est monsieur Gauthier qui arrive avec notre oncle Polycarpe!

Ma sœur explique que j’ai un jeune frère, Polycarpe, qui me ressemble beaucoup. Les enfants pensent que c’est lui. Ma sœur me caresse. Elle est née un an après mon enlèvement, mais elle voit les ressemblances. Je veux voir mes parents, mais sur une ferme, le travail ne peut attendre. J’aide mon beau-frère à rentrer le grain à l’abri. Le soir, je raconte mes aventures. Je ne parle pas de mes malheurs devant ma sœur car ça la fait pleurer. Les habitants du voisinage viennent m’entendre raconter mes aventures. Les questions pleuvent de tous côtés. Personne ne doute du fait que je suis le garçon du père Hyacinthe.

Quatre jours plus tard, j'arrive chez mes parents. La nouvelle s'est répandue. Une cinquantaine de personnes sont venues me voir. Ma mère pleure de joie.

— Est-ce bien vrai... que vous avez été enlevés?

L'émotion est trop grande. Mon père me prend par le cou et m'embrasse plusieurs fois.

— Mon pauvre enfant! Conte-nous ce qui est arrivé depuis le commencement. Conte-nous ça!

— Cher père, chère mère, jamais je n'ai eu aussi hâte de raconter les aventures de ma vie.

J'ai raconté un peu de tout ce que j'avais vécu. Ça a bien duré deux heures.

C'est alors que mon père me prend les mains, les bras et le visage en disant :

— C'est lui mon garçon, mon fils Pierre! Je le reconnais pour mon enfant que je pleure depuis si longtemps!

Je dis :

— Écoutez-moi! Je vais vous révéler des marques intimes que nous avons et que je porte encore. Mon cousin avait une petite bosse, ici sur la tête. Mon frère Toussaint avait deux grains de picote sur la tempe gauche; et moi, j'ai deux grains de picote dans l'aine droite que je ne peux pas vous montrer!

Tout le monde rit!

Ma mère dit :

— Quelle meilleure preuve pouvons-nous demander?

Mon père dit :

— Le bon Dieu nous a rendu notre garçon. Nous allons le remercier. Récitons le chapelet en famille. L'enfant perdu est retrouvé.



**Deuxième
partie**

Chapitre 8

L'héritier

Bientôt, tous les membres de ma famille sont convaincus que je suis le fils d'Hyacinthe Cholette. Tous, sauf mon frère Hyacinthe.

Il dit souvent :

— Prenez garde, n'allez pas trop vite. Vous avez peut-être affaire à un filou. Il cherche peut-être un héritage.

Je lui réponds :

— Ne craignez rien, monsieur. Je ne viens déranger personne. Je n'exige aucun héritage. Je veux seulement le droit d'appeler mes parents, «mère et père». Enfin, j'ai le bonheur de les avoir retrouvés.

Mon père ne parle pas. Il y a un malaise dans la maison.

Mon père et ma mère décident de m'amener chez le curé, Jean-Octave Rémillard.

Celui-ci écoute mes aventures et dit :

— Je pense que ce brave jeune homme dit la vérité. Il vous ressemble. Vous allez donc voir notre député, Jacques-Philippe Lanthier, pour connaître son jugement.



© Fonds famille Cholette

En route, mon père m'explique :

— Jacques-Philippe Lanthier, c'est notre député à la Chambre des Communes à Ottawa depuis huit ans. C'est un homme d'expérience et d'un jugement peu commun. Il jouit de la considération de tous ses concitoyens.

Je raconte mon histoire une autre fois jusqu'au moment où madame Lanthier sort du salon.

— N'êtes-vous pas un des trois jeunes Marin dont la gazette parlait il y a de cela quelques années?

— Oui madame. C'est moi qui ai placé cette annonce.

Elle fouille dans une pile de vieilles gazettes et sort un numéro vieux de dix ans. Elle lit à voix haute l'annonce.

Je suis surpris qu'après tant d'années, elle ait conservé ce numéro. Après m'avoir entendu raconter mes aventures, M. Lanthier dit à mon père :

— Père Cholette, cet homme est votre fils! Tout le dit.

— Viens Angélique. Viens Pierre, dit mon père. On s'en va chez nous.

En passant devant l'église de Saint-Polycarpe, ma mère dit :

— Pierre, c'est ici que tu as été baptisé.

Nous entrons pour remercier le bon Dieu.

— Mère, c'est la Sainte Vierge qui m'a ramené chez nous!
Ah! Si vous saviez comme elle m'a toujours protégé.

— Pierre, depuis ta disparition, je prie la Sainte Vierge tous les soirs avant de m'endormir.

Chapitre 9

Ma mère se souvient de mon enlèvement

Ma mère me raconte :

— Ce 7 juillet 1845, un colporteur vient me montrer des tissus et de la dentelle. Marie-Rose, la mère de Pierre, ton cousin, est là. Pour encourager le vendeur, nous lui faisons déplier toute sa marchandise. Ensuite, nous lui disons :

— Nous n'avons pas besoin de rien, pas aujourd'hui du moins.

Il part, très offensé, et nous dit d'un air vengeur :

— Vous vous souviendrez de moi avant la tombée de la nuit!

Puis, tu es rentré me demander une beurrée. J'étais occupée et tu es parti. Toussaint a attendu et je lui ai préparé une beurrée. Ensuite, j'ai continué à travailler.

— Plus tard, j'ai commencé à m'inquiéter. J'ai pensé : ils vont bien finir par rentrer pour souper! Les jours sont longs en juillet, mais l'heure du souper est arrivée et je ne vous voyais pas. J'ai décidé d'aller chez le voisin. On vous avait vu jouer dans le sable le long du chemin. Ton père va te raconter ce que les hommes ont fait ce soir-là.

Mon père continue :

— On a fait une battue, toute la nuit et la journée suivante. Les messes de dimanche étaient courtes. Les curés demandaient aux paroissiens de se joindre aux malheureux parents dans leurs recherches des trois enfants disparus. Des centaines de personnes s’avançaient en ligne, quatre ou cinq pieds les séparant. La cloche de l’église sonnait presque continuellement pour donner un signe aux enfants et pour empêcher les hommes de s’égarer en forêt. À l’heure des repas, ils mangeaient chez l’habitant le plus proche. Quinze jours! Rien.

Mon père sort, sans doute pour cacher sa douleur.

Un secret bien gardé

Ma mère a les larmes aux yeux.

— Pierre, je me reproche encore ce qui est arrivé. Je t’ai refusé une beurrée. J’entends encore tes paroles : «Je m’en vais et je ne reviendrai plus!» Je n’ai jamais dit ceci, même pas à ton père.

— Mère, ce n’était que des paroles d’enfant. Qui aurait pu prévoir?

Je poursuis :

— Ce jour-là, nous avons vite compris. Il nous arrivait des choses étranges. Je ne demandais qu’à voir ma mère. Pendant quinze ans, je me posais la question : «Qu’est-ce

qui nous est arrivé? Pourquoi?» Le métier de marin était difficile. Il ne nous laissait pas de temps libre. On voulait vous retrouver et en finir avec la souffrance. Mais nous étions prisonniers. La vie à bord des navires était pleine de dangers, et l'espace était limité. Les tempêtes étaient nombreuses. La maladie et la mort visitaient souvent. La durée d'une traversée était imprévisible et il y avait toujours le danger de famine. Nous avons beaucoup souffert du manque d'eau potable et de nourriture. Sur le bateau, je dormais à peine trois heures de suite par temps calme. Lorsque la mer était agitée, le lit était mouillé. Une senteur de moisi s'ajoutait à l'atmosphère. C'était irrespirable. Merci bonne Sainte Vierge. J'ai retrouvé mes parents. Mais assez parlé de moi. Mère, racontez-moi.

Mon père, désespéré

— Vois-tu Pierre, ton père a cherché partout. Il n'était plus le même homme. Il se blâmait même. Tu sais, il va avoir soixante-dix-sept ans en décembre!

— Parle-moi encore de toi, Pierre. Qu'est-ce que tu fais à la manufacture? Comment occupes-tu ton temps en dehors du travail?

Je pense : «Je suis fatigué de toujours faire la même chose. C'est une routine ennuyante. Je suis découragé et n'ai plus le goût de rien.» Mais je ne peux lui dire ça.

— Mère, je travaille à la Canada Cotton à Cornwall. Je conduis une charrette et je transporte des marchandises. Le reste du temps, je retire les résidus de fil sur les bobines. Le soir, je suis très fatigué. Je m'enferme dans ma chambre. Jusqu'à

présent, je n'ai pas eu le cœur de penser à mon avenir.
Je désire seulement passer de bons moments avec vous.
Vous nous avez tellement manqué, à Toussaint et à moi!
Nous avons parlé si souvent de vous. On voulait vous
connaître. Toussaint m'a prié de vous le dire avant
de mourir.

Chapitre 10

Les événements

Ma mère s'est mise à me raconter l'histoire de ma famille.

— Pierre, tu dois savoir que ton père était marié à Marie-Rose Liboiron. Ils ont eu six enfants. Elle est morte en 1836. Ton père m'a épousée en 1838. J'ai élevé ses enfants comme les miens. Notre premier enfant est Angélique. Toi, Pierre, tu es mon premier fils. Toussaint est né vingt-deux mois après toi, le jour de la Toussaint. Puis, Hyacinthe, Délima, Sophie, Flavien, Ozéline, Philomène et Polycarpe sont nés.

Elle continue :

— Pierre, Hyacinthe est le seul de nos fils à rester sur la terre. Il s'est marié en 1873 et il voulait prendre la relève. Alors, ton père et moi avons fait donation de nos biens et nous lui avons donné la terre. En échange, nous demeurons ici jusqu'à la fin de nos jours.

Mon père me raconte ensuite ce qui s'est passé dans le monde :

— Pierre, l'année que tu es venu au monde, il y a eu l'Acte d'Union, qui a réuni les deux Canada. Kingston est devenue la capitale du Canada-Uni. En Angleterre, ils ont commencé à utiliser des timbres-poste pour la première fois. Le deuxième évêque de Montréal a été nommé. C'était Monseigneur Ignace Bourget. En parlant de clergé, écoute ça. Certains paroissiens

en voulaient à notre curé Joseph Quévillon. Ils ont réveillé le curé en pleine nuit. Ils l'ont déposé dans un baril de mélasse vide et ont cloué le couvercle. Le baril a été porté sur un bateau, destination inconnue. Le curé s'est réfugié dans l'État de New York. Je ne t'en dis pas plus.

Deux mois plus tard, l'abbé Casimir Mouret est devenu notre sixième curé. Puis l'abbé Rémi Robert l'a remplacé. En 1846, Flavien Cholette, un de mes cousins, a été nommé notre huitième curé.

C'est en 1855 qu'on a élu le premier conseil municipal. Ton oncle Antoine Cholette est devenu le deuxième maire du village. En 1866, notre église a acheté un orgue. En 1867, le gouvernement des provinces du Canada et le gouvernement de Londres ont adopté l'Acte de l'Amérique du Nord britannique sous Sir John A. Macdonald, alors premier ministre du Canada. Dans la même année, le curé Cholette a fait venir trois religieuses pour s'occuper de l'éducation des jeunes filles.

Cet été, en 1880, la compagnie Canada Atlantique a promis à la municipalité de construire une gare et une voie ferrée qui va passer sur le terrain de la fabrique. La Canadian Pacific Railway Company passera aussi dans la municipalité. Ça va faire beaucoup de voies ferrées dans les parages.

Chapitre 11

Pierre Cholette alias Louis Marin

Je passe le mois de septembre à la maison paternelle. Comme j'aime m'entretenir avec mes parents! Je me réveille chaque matin heureux. Je me dis : «Je vais vivre encore une belle journée.» Je retourne à la manufacture en octobre. Je passe la Toussaint avec mon frère Mathias et l'Action de grâce avec Polycarpe, Justine, Domithilde et Sophie. Nous revenons chez nos parents pour le jour de l'An 1881. Nous demandons la bénédiction paternelle. Nous recevons des étrennes comme le veut la coutume du pays. C'est la première fois pour moi. Quelles belles coutumes! Nous mangeons de la dinde et le beigne traditionnel des Fêtes. Seule ma mère sait le cuisiner.

Chapitre 12

À Saint-Raphaël et Sainte-Anne-de-Prescott

Je suis chez ma sœur Délima à Saint-Raphaël. Un jour lors de mon séjour, le curé me propose :

- Je t’engage comme sacristain de ma nouvelle paroisse.
- J’accepte votre offre, monsieur le curé.

Je veille au bon déroulement des offices et des cérémonies. Je sonne la cloche. C’est tout un défi pour moi.

En 1882, je rencontre alors ma chère Anna qui a 21 ans et nous nous marions peu après notre connaissance. Nous nous installons chez ses parents. Elle aide sa mère et j’aide son père.

La nouvelle paroisse Sainte-Anne-de-Prescott voit le jour en 1885. Le nouveau curé m’engage comme sacristain. J’espère un meilleur salaire. Hélas! Ce n’est pas le cas.

L’origine du manuscrit (1885)

J’aime bien rendre visite aux voisins où je raconte le récit de ma vie. J’aime notre bon voisin, Napoléon Brisebois.

Sa fille, Georgianna, est maîtresse d'école à seize ans. Je la vois écrire lorsque je raconte. Je lui demande :

— Veux-tu écrire le récit de ma vie?

— Oui, bien sûr monsieur Cholette.

Le manuscrit est bientôt prêt. Le manuscrit du récit de ma vie est né.

Je demande au curé Coderre de lire le manuscrit. Il dit :

— Vous devriez le porter chez un libraire qui publie des livres!

Je pars pour Montréal au début de février. Je laisse mon manuscrit à l'abbé Jean-Baptiste Proulx. Il promet de le regarder et de m'en donner des nouvelles.

Ma fille, Émilina, naît en 1886. Je quitte mon travail de sacristain, car le salaire ne me permet pas de faire vivre ma petite famille. Je reconduis Anna et notre fille en pension chez mon frère Hyacinthe en attendant que je trouve de l'ouvrage. À vrai dire, j'aime errer dans la campagne et coucher dans les granges.

L'abbé Proulx m'écrit en février, 1887. Il me rencontre et m'interroge de long en large.

De fil en aiguille, je lui raconte ma vie tumultueuse. Puis, il me dit :

— Monsieur Cholette, je dois maintenant mettre mon travail au propre.

Il me relit le manuscrit en mars. Il sera publié en mai.

— Monsieur le curé, je vous remercie. Enfin, le manuscrit deviendra un vrai livre.

Chapitre 13

Dissolution de la famille de Pierre Cholette

Le décès d'Émilina

Une grave épidémie de diphtérie sévit à Saint-Polycarpe. La fille de Pierre Cholette, Émilina, meurt à quinze mois et demi. Quatre-vingt-dix jeunes enfants meurent en tout. Les épidémies se succèdent à Saint-Polycarpe, entre autres, celle de la fièvre typhoïde. Anna contracte cette terrible maladie et Hyacinthe la transporte d'urgence à l'hôpital. Elle décède peu de temps après, le 30 mai 1889. Malheureusement, comme pour le décès de sa fille, Pierre Cholette apprend de la bouche d'étrangers le décès de son épouse Anna.

C'est le 5 janvier 1894 que Pierre est informé de la mort de son père à l'âge de 91 ans. La tristesse l'envahit. En 1897, Angélique, sa mère, décède à son tour. À partir de ce moment, Pierre devient taciturne et renfermé.

Le décès de Pierre Cholette

Pierre, à ce temps, devient vagabond. Il aide son frère à la maison paternelle et aime quand même son métier de peintre en bâtiment. C'est comme ça que Pierre Cholette passe les vingt dernières années de sa vie. Au début de l'automne 1907, il tombe gravement malade. Il décède le 7 décembre 1907 à l'âge de 67 ans.



Pierre Cholette

alias Louis Marin

1840 - 1907

© Fonds famille Cholette

Épilogue

Le dernier ouvrage de peinture que Pierre Cholette a parachevé est une école de rang de Saint-Polycarpe. Il a peint «Souvenir 1907» et «Pierre Cholette peintre». Par ce geste, il a certainement voulu laisser sa marque pour qu'on ne l'oublie pas, lui, l'enfant perdu et retrouvé. La ferme ancestrale d'Hyacinthe, son père, a toujours été la propriété de la descendance des Cholette.

Lexique

Ataca (ou Atoca) : canneberge (mot amérindien)

Beurrée : tartine de beurre

Brunante : tombée de la nuit

Chantier : emplacement temporaire de scierie pour l'exploitation forestière

Collier de la misère (prendre le) : commencer un travail pénible et assujettissant

Engagé : employé à gage

Gazette : écrit périodique donnant des nouvelles

Hart : fine branche employée comme fouet

Loup marin : phoque sans oreilles de l'Est du Canada

Picote : vérole

Sleigh : traîneau

Tanneur : celui qui transforme les peaux pour en faire du cuir

Tirer au thé : prédire l'avenir d'après l'arrangement des feuilles de thé dans le fonds de la tasse quand le thé est bu

Vaisseau : navire d'assez grande dimension